



Luigi Pirandello

# À LA SORTIE

Pièce en un acte

1916

Version française de Marie-Anne Commène

## APPARENCES

DE L'HOMME GRAS.  
DU PHILOSOPHE.  
DE LA FEMME TUÉE.  
DE L'ENFANT À LA GRENADE.

## ASPECTS DE LA VIE

UN PAYSAN.  
UNE PAYSANNE.  
UN VIEUX PETIT ÂNE CHARGÉ D'UN FAGOT D'HERBE.  
UNE PETITE FILLE.

Un mur, une porte. D'un côté la campagne à la sortie d'un cimetière ; de l'autre côté du mur – rèche, blanc – on aperçoit dans une transparence colorée d'une humide lueur crépusculaire de hauts cyprès sombres.

Les morts, ayant laissé dans les fosses leurs corps inertes, sortent, légers, par la porte avec ces vaines apparences qu'ils se donnaient dans la vie.

L'apparence de l'homme gras est assise sur un très vieux banc au pied d'un grand arbre, ses mains appuyées sur un bâton et son menton appuyé sur ses mains.

Sorti depuis plusieurs jours, il ne sait pas se décider à se mouvoir et il assiste, sans plaisir visible, à la stupeur, à l'effroi, à la déception, à la nausée, que les autres apparences, sortant de temps en temps de la porte du cimetière, laissent apparaître et à la manière dont elles se dirigent en sortant, indécises et tristes, dégoûtées, troublées.

L'apparence du philosophe, maigre et chevelue, bien que chauve au sommet de la tête vient de sortir. Elle manifeste, elle aussi, une grande stupeur. Elle a regardé autour d'elle, égarée, puis ayant aperçu de loin l'homme gras au pied de l'arbre, elle retrouve sa dignité et s'avance vers lui.

LE PHILOSOPHE. – Quelle surprise, mon brave, quelle surprise ! (*Comme se parlant à lui-même.*) Voilà. Très naturel.

L'HOMME GRAS. – Que me dites-vous ? Par exemple ! Vous êtes peut-être encore étonné ? Moi plus du tout.

LE PHILOSOPHE. – Mais non. Moi ? De quoi serais-je étonné ? Puisque je vous dis : très naturel.

L'HOMME GRAS. – J'ai compris. Mais vous voudriez nous faire croire que vous l'aviez prévu. Que vous nous retrouveriez, ici, encore.

LE PHILOSOPHE. – Non, pas du tout. Au contraire, ma surprise, si j'ai quelque peu montré d'être surpris, venait précisément, et je vous prie de me croire, de ce que je n'avais rien prévu.

L'HOMME GRAS. – Mais puisque vous trouvez la chose si naturelle...

LE PHILOSOPHE. – Je peux vous le démontrer en deux mots si vous le voulez bien.

L'HOMME GRAS. – Non, je vous en prie. Dispensez-vous en. Quel réconfort voulez-vous que m'apporte cet exercice posthume de votre raison ?

LE PHILOSOPHE. – Posthume ? Qu'est-ce à dire ? Je continue à raisonner, comme vous continuez à être gras, mon ami. Et par le seul fait que vous et moi nous soyons encore ici, je continue à voir en vous et en moi deux formes vaines de la raison. N'en êtes-vous pas réconforté ?

L'HOMME GRAS. – Vous ne sauriez croire combien j'en suis, au contraire, humilié.

LE PHILOSOPHE. – Sans doute parce que vous vous êtes figuré, mon pauvre homme, que dans la vie ces choses que vous voyiez et que vous touchiez étaient des choses vraies, alors que c'étaient seulement des illusions, nécessaires à votre existence comme à la mienne qui pour s'appuyer sur quelque chose, comprenez-vous, avait et aura toujours besoin de les créer, de les forger, ces illusions ! Vous ne comprenez vraiment pas ?

L'HOMME GRAS. – Comment voulez-vous que je comprenne ? C'est bien subtil tout cela et bien compliqué pour un homme gras comme moi !

LE PHILOSOPHE. – Écoutez-moi bien. Je vais tout vous expliquer avec exemples à l'appui. Prenons ce cimetière. Dans votre vie, qui sait combien de fois vous l'avez vu ?

L'HOMME GRAS. – Oui, quelquefois je venais tristement m'y promener.

LE PHILOSOPHE. – Et il ne vous est jamais venu à l'esprit que les tombes étaient faites pour les vivants, non pour les morts ?

L'HOMME GRAS. – Vous voulez parler de la vanité des épi-graphes ?

LE PHILOSOPHE. – Non. Ça, c'est de l'histoire ancienne. Je veux parler du besoin qu'a la vie de fabriquer une demeure pour ses sentiments. Les vivants ne se contentent pas de les avoir dans leur cœur ces sentiments : ils veulent aussi les loger à l'extérieur, pouvoir les toucher et ils leur construisent

une maison. Or, dans cet extérieur – naturellement – personne n’y habite jamais !

L’HOMME GRAS. – Comment, personne ? Les morts y habitent.

LE PHILOSOPHE. – Mais non, mon brave homme ; de nous autres, pauvres morts, après un peu de temps que voulez-vous qu’il reste dans ces tombes ? Tout au plus un peu de poussière. Rien. Et alors que signifient les tombes ? Le souvenir, l’affection, le respect, le dévouement (rien que des sentiments comme vous voyez), sentiments de vivants qui, non contents d’être cultivés à l’intérieur et doutant peut-être de leur durée, se sont offert le luxe d’une maisonnette à l’extérieur. Qui donc y habite ? Si les vivants les portent encore en eux ces sentiments : le souvenir, l’affection, le respect, le dévouement, alors ce sont eux. Sinon, personne. La vanité, comme vous l’avez dit justement, qui d’ailleurs, est, elle aussi un sentiment, remarquez. Bah ! continuons. Écoutez-moi. Dans la vie j’avais un amour de petit chien.

L’HOMME GRAS. – Vous lui avez construit un tombeau ?

LE PHILOSOPHE. – Mais pas du tout. Il est encore vivant, lui. Un si beau toutou blanc et noir et si vif, un vrai petit diable. Je le promenais chaque jour avec son joli collier à clochettes d’argent ; il n’avait pas l’air de toucher terre avec ses quatre petites pattes frétilantes. Mais il m’en faisait voir avec sa manie de vouloir toujours entrer dans les églises. Je lui courais après : Bibi, Bibi, Bibi, ici Bibi (il s’appelait, ou plutôt je l’appelais Bibi). Il n’arrivait pas à comprendre comment à un si joli petit caniche il ne fût pas permis d’entrer à l’église. Quand je le grondais, il reculait, levait une de ses petites pattes de devant, éternuait puis, une oreille baissée et l’autre levée, il restait à me regarder avec l’air de croire que là-bas, dans ces

églises, personne n'y habitait et qu'il devait donc être permis à Bibi d'y aller.

« Mais comment, personne n'y habite, Bibi ? lui disais-je en le caressant. Il y habite le plus respectable des sentiments humains, mon Bibi, lequel non content lui non plus d'habiter dans le cœur des hommes a voulu se fabriquer une maison au dehors. Et quelle maison ! » Des coupoles, des nefs, des colonnes, de l'or, du marbre, des étoffes précieuses. Alors maintenant, mon brave homme, êtes-vous en état de comprendre ? Comme maison de Dieu, l'univers est infiniment plus vaste et plus riche qu'une église, et l'esprit de l'homme, en adoration devant le mystère divin, est incomparablement plus noble et plus précieux que tous les autels. Mais c'est là le sort de tous les sentiments qui veulent se construire une maison. Ils ne peuvent que se rapetisser et devenir même un peu puérils à cause de leur vanité. Et c'est aussi le sort de cet infini que nous portons en nous quand pour un certain temps il se loge dans cette apparence qui s'appelle un homme, forme vaine posée sur ce grain de terre vagabond perdu dans l'espace.

L'HOMME GRAS. – Mais alors, vous, moi et tous ceux qui sortent par cette porte-là que sommes-nous donc ? Peut-on savoir ? Des apparences d'apparences ?

LE PHILOSOPHE. – Non, pourquoi ? La même apparence, mais avec cette distinction que celle que les autres nous donnaient est là-bas, dans la fosse ; et celle que nous nous donnions nous-mêmes est ici encore pour un peu de temps en vous et en moi. Nous en représentons la vanité, une vanité qui s'attarde quelques heures. La dernière ombre de l'illusion qui persiste encore en nous. Nous sommes si attachés encore à notre vaine apparence, qu'il nous faut attendre pour nous en libérer qu'elle s'efface et s'évanouisse. Vous, par exemple, et

c'est peut-être la conséquence de ces raisonnements, vous me paraissez déjà plus transparent.

Ah ! voilà... Il a suffi que je le remarque. Vous voilà qui vous ramassez, pauvre ombre. Qui vous retient ici ? Vous êtes gras mais vous avez l'air si mélancolique.

L'HOMME GRAS. – Une nostalgie. Je ne sais. Je vois encore le petit jardin de ma maison au soleil. Un petit tapis vert à la fenêtre. La vasque avec son miroir d'eau à l'ombre. Et les petits poissons rouges qui remuaient sur l'eau comme pour mordre. Les plantes tout autour regardent surprises les petits cercles qui s'élargissent en silence dans l'eau. Je suis encore là-bas, au milieu du frais soupir des petites feuilles naissantes comme une vieille feuille morte qui ne sait pas se détacher. Je la vois : elle est vraiment là cette feuille morte ; j'attends qu'un souffle la fasse tomber ; alors peut-être, comme vous dites, je disparaîtrai.

LE PHILOSOPHE. – Mais seulement pour ce petit jardin tant de regrets ?

L'HOMME GRAS. – Non. Bien que les fleurs m'aient toujours émerveillé et plus encore que la terre ait pu les produire ! Vous avez beau parler d'illusions ! Toutes les nuits un rossignol venait chanter dans mon jardin ; il était tout riant mon jardin et en mai tout éclatant de roses jaunes, de roses blanches, de roses rouges et d'œillets et de géraniums. Toute votre philosophie, voyez-vous, n'aurait pas empêché ce rossignol de chanter, ni ces roses d'éclore et d'embaumer, et d'enivrer de leurs parfums tout le jardin. Vous pouviez chasser le rossignol et arracher toutes les roses. Le rossignol se serait envolé dans le jardin d'à côté et il aurait continué à chanter sur un autre arbre chaque nuit sous les étoiles. Et toutes les roses de mai et tous les jardins vous n'auriez pu les saccager.

Ce sont choses passagères, bien sûr. Mais mon grand regret, maintenant, est de n'avoir pas su en profiter. Monsieur, je respirais cet air qui ne me faisait jamais remarquer que je vivais pendant que je le respirais ; j'entendais le gazouillis des oiseaux nés avec moi dans mon jardin et dans tous les jardins qui fleurissaient autour de ma maison, je les entendais et ni ces oiseaux ni ces fleurs ne me disaient que je vivais quand je les entendais gazouiller et quand je respirais le parfum des fleurs ; un misérable souci m'absorbait, me fermait à tout ce qui n'était pas lui. De toute cette vie qui pourtant entraînait en moi par tous mes sens ouverts, je ne faisais aucun cas. Et je me plaignais. De quoi me plaignais-je ? De ce misérable souci, d'un désir insatisfait, d'une histoire fâcheuse et déjà finie. Et, en attendant, je perdais tout le plaisir de vivre. Mais non, je le sais maintenant. Le plaisir de vivre ne me fuyait pas, il échappait à ma conscience mais non pas à mon corps qui le découvrait, ce goût de la vie sans le savoir ! et c'est pourquoi je suis encore là comme un mendiant devant une porte qu'il ne lui est pas permis d'ouvrir ; ce goût de la vie qui me faisait supporter toutes les contrariétés et toutes les conditions que la pensée stupidement estimait humiliantes et insupportables. Certains dimanches, par exemple, quand ma femme me disait aller à la messe alors qu'elle s'en allait tout droit chez son amant.

LE PHILOSOPHE. – Pauvre ami, et vous le saviez ?

L'HOMME GRAS. – Et oui, voyez-vous ! Une réalité qui n'était pas une illusion.

LE PHILOSOPHE. – Mais non ! Je pourrais, mon cher, vous démontrer que c'était une illusion comme tout le reste.

L'HOMME GRAS. – Que ma femme me trompait ? C'était un fait.

LE PHILOSOPHE. – Bien. Un fait auquel vous donniez une réalité.

L'HOMME GRAS. – Mais comment pouvais-je ne pas la lui donner puisqu'il était sûr que ma femme me trompait ?

LE PHILOSOPHE. – Eh ! bien, voilà : ce que vous appelez un fait, ce plaisir que votre femme prenait avec un homme qui n'était pas vous, il vous semble que cela avait pour elle la même réalité que pour vous. Ce fait qui lui donnait du plaisir et à vous de la douleur. Et d'où venait votre douleur sinon de l'illusion que vous vous étiez faite que votre femme vous appartenait vraiment ? Ce sont là des idées vaines, mon cher. Aussi vaines que l'idée que nous avons de toute notre vie : une idée vaine : votre femme ; une idée vaine : sa trahison ; une idée vaine, votre douleur. Le malheur c'est que la vie n'est possible qu'à condition de donner une réalité à toutes nos idées vaines. Il faudrait ne pas vivre, mon brave homme.

L'HOMME GRAS. – Vous avez peut-être raison. Et le goût que je prenais à la vie dépendait peut-être du peu de souci que je me donnais pour mes histoires personnelles et du peu d'illusions que je me faisais. Ne croyez pas au fond que j'aie beaucoup souffert de la trahison de ma femme. Je soupirais, c'est vrai. Je me disais superficiellement que c'était de chagrin, mais au dedans de moi je devais convenir que c'était un soupir de soulagement, jamais tout à fait complet pourtant... car il faut que vous sachiez qu'elle n'était pas contente non plus de son amant, comme elle n'était contente de rien, ni de personne. Cela finira mal certainement. Et c'est aussi pourquoi je ne peux me détacher d'ici.

LE PHILOSOPHE. – Vous l'attendez ?

L'HOMME GRAS. – Oui, bientôt. Elle sera tuée, j'en suis sûr. Son amant la tuera un jour ou l'autre. Peut-être en ce moment même où je suis en train de vous le dire. (*Silence. Il regarde devant lui avec des yeux absents. Puis il reprend.*) J'en ai la certitude en repensant à la joie que dans mes derniers moments elle n'eut même pas la pudeur de me cacher, et à la douleur profonde de son amant qui était à mon lit de mort, si désespéré de ne plus savoir que faire pour me rattacher à la vie.

LE PHILOSOPHE. – Comment ? Il ne désirait pas votre mort ?

L'HOMME GRAS. – Vous êtes peut-être un grand savant, mais je vois que vous comprenez bien peu les choses de la vie. Il ne pouvait pas ne pas m'aimer, et je vous assure que j'éprouvai moi très vite une grande pitié pour cet homme, parce que, tout de suite après m'avoir trompé, ma femme déversa sur lui toute sa haine de féroce ennemie qu'elle avait contre moi ; et pour moi, au contraire, elle recommença à me porter ce sentiment d'affection légère, plaisantine, un peu mordante des premiers temps de nos fiançailles, quand elle me jetait une fleur sur la bouche en me disant : « Mon bouffon, assassin ! » Il ne me fallut que peu de temps pour acquérir cette certitude : que l'homme, qui avait cru faire mon malheur en me trompant, souffrait le même martyre que moi-même. Et qu'à ce martyre s'ajoutait un sincère et très cruel remords. Pour cet homme, voyez-vous, ma mort a été le plus grand des malheurs. Grâce à elle ma femme avait espéré se libérer non seulement de moi mais aussi de lui qui était comme l'ombre de mon corps ; non qu'il fût toujours à mes côtés, mais pour cette raison que – vous devez le savoir – un certain type de mari produit un certain type d'amant. Si le corps disparaît, l'ombre n'existe plus. Tant que j'existais, il était l'amant. Mais

maintenant ? En pleine liberté, pourquoi un seul ? Et surtout celui-là, ombre fâcheuse d'un corps qui n'est plus. Elle en voudra un autre, beaucoup d'autres peut-être.

LE PHILOSOPHE. – Et alors vous croyez qu'il la tuera ?

L'HOMME GRAS. – Pour ne pas l'entendre rire. À son premier éclat de rire, il la tuera. Pour l'instant, elle se retient, à cause de l'apparence de deuil qu'elle doit se donner. Mais moi je le sens déjà gargouiller dans ses entrailles son fameux rire hystérique et elle ne tardera pas à le lui jeter à la figure, tout éclaté de ses féroces lèvres rouges et de ses brillantes dents bien aiguisées. Elle rit comme une folle. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que toute votre philosophie ne pouvait arracher les roses de mon jardin ; mais le rire de cette femme pouvait plus que cela. Toutes les fois que je l'entendais rire, il me semblait que la terre se mettait à trembler, que le ciel se renversait et que mon petit jardin devenait brusquement aride et rempli seulement de chardons épineux. C'est un rire qui la prend au ventre. Comme une rage frénétique de destruction. Terrible cet éclat de rire pour quelqu'un qui souffre. Certainement il la tuera. (*Silence. Il a l'air d'écouter, une main levée, les yeux fixés dans le vide.*) Peut-être l'a-t-il déjà tuée. Bientôt nous la verrons sortir de là. La voici ! Oh ! mon Dieu vous la voyez ! elle danse, elle tourne comme une toupie. C'est elle ! Elle rit, mon Dieu, elle rit ! tout échevelée ! et sur le sein gauche, voyez ! du sang. Il gicle de partout !... Ici, ici. Viens là. Ne tourne plus. Viens t'asseoir.

LA FEMME TUÉE, *se laissant tomber sur un banc*. – Ah, ici... Toi ? Oh ! mon Dieu ! Qu'est-ce qui arrive ? Non, non. Mais comment ? je suis de nouveau avec toi ? Ah, ah, ah !

L'HOMME GRAS. – Ne ris pas ! Ne ris plus ainsi !

LA FEMME TUÉE. – Quel imbécile ! Il m’a renvoyée chez toi. Il viendra aussi lui, tu sais. Il s’est blessé mortellement après m’avoir blessée ; ici regarde... Oh, vous pouvez aussi regarder, monsieur, maintenant mon sein peut se soulever, il ne vous troublera pas. Ah, ah, ah ! Voyez, cher monsieur, comme mon mari est attristé. Mais, mon chéri, que dis-tu ? Tu crois que je dois encore respecter la pudeur ? Voilà, je cache ce sein avec mes cheveux, voilà. Si vous me donniez un peigne pour me coiffer, je suis tout ébouriffée. Mais tu sais, mon cher, il m’a laissée toute une matinée renversée sur le lit, comme ça, regarde : le sein découvert, comme ça et tout le monde entrain pour me voir ; et je crains fort qu’on ait vu aussi mes jambes, oui. Ah, ah, ah ! Mais quel imbécile ! Il croyait me faire très mal, et moi aussi je l’avoue, j’ai eu peur d’avoir très mal. Il voulait me saisir. Je lui échappais. Je lui dansais autour, en tournant vite comme une folle. Vous m’avez vue ? Comme ça ! tout à coup. Ah ! un coup ici, froid. Je suis tombée. Il m’a relevée et m’a jetée sur le lit ; il m’embrassait, m’embrassait ; puis, avec le même revolver, il s’est blessé sur moi ; je l’ai entendu tomber lourdement à terre et gémir, gémir à mes pieds. Et jusqu’au bout je gardai sur mes lèvres la chaleur de son baiser. Mais c’était peut-être du sang.

LE PHILOSOPHE. – En effet, vous avez encore un filet de sang sur le menton.

LA FEMME TUÉE, *l’enlevant tout de suite avec la main.* – Ah, voilà. (*Puis.*) C’était du sang. J’aurais dû m’en douter. Parce que jamais aucun baiser ne m’avait ainsi brûlée ! Renversée sur le lit pendant que je croyais voir le plafond s’écrouler sur moi et que tout s’obscurcissait, j’avais espéré un moment que ce dernier baiser m’avait enfin, oh, mon Dieu ! apporté cette chaleur que tout mon corps avide, insatisfait, avait toujours si vainement désirée, et qu’avec cette chaleur j’allais

pouvoir revivre, guérir. Et c'était mon sang. Ce n'était que cette brûlure inutile de mon propre sang !

*Silence. L'apparence de l'homme gras balance amèrement la tête puis d'un air plus sombre et douloureux l'appuie de nouveau sur ses mains croisées sur son bâton pendant que l'apparence du philosophe demeure préoccupée et tout absurde à regarder la femme tuée qui tout à coup regardant vers la sortie du cimetière, est prise d'une sorte de convulsion de rire et crie.*

LA FEMME TUÉE. – Oh ! regardez, regardez ! Regarde là aussi, bouge un peu. Fais que ton menton quitte un instant son appui, voyez qui nous arrive par ici courant, léger sur ses petits pieds roses.

LE PHILOSOPHE. – Un enfant.

LA FEMME TUÉE. – Oh ! l'amour d'enfant ! Et que tient-il entre ses mains ? Une grenade. Oh ! regardez, une grenade. Viens, viens par ici, mon tout petit, vers moi, viens !

L'ENFANT À LA GRENADE. – Elle est à moi. Toute, toute pour moi.

LA FEMME TUÉE. – Oui, mon mignon. Donne, tu vois, l'écorce est très dure ; je vais te l'ouvrir et te l'égrener. Toi, tu la mangeras... toute, bien sûr. Attends. Ici dans ma main. Tu vois ? Comme elle est rouge ?

L'ENFANT À LA GRENADE. – Oui, oui, elle est à moi, toute pour moi.

LA FEMME TUÉE. – Oui, toute. Attends. D'abord, mange ces grains-là. Ah ! tes petites lèvres, mon chéri, comme elles me chatouillent la main ! Voilà, oui, ce qui reste, tout pour toi. Tu ne voudrais pas que nous en donnions un grain, un seul

petit grain à ce pauvre homme qui nous regarde appuyé sur son bâton ? Non ? Rien. Alors, tout pour toi ! Voilà, mange. Oh ! comme tu as noirci ton petit visage.

L'ENFANT À LA GRENADE. – Encore, encore pour moi.

LA FEMME TUÉE. – Voilà les derniers grains, mon petit tu vois ? Et voilà l'écorce... Ah !

*La femme pousse un cri. Ayant mangé les derniers grains, au creux de sa main, l'enfant s'est évanoui dans l'air. Par terre restent des morceaux d'écorce de la grenade ; les derniers morceaux encore dans l'autre main de la femme glissent à terre.*

LE PHILOSOPHE. – Cette grenade était son dernier désir sur la terre. Il s'accrochait à elle avec ses deux petites mains. Il était là tout entier dans ces grains de rubis auxquels il n'avait pu goûter.

LA FEMME TUÉE. – Et moi ? mon désir ? Ah !

*Elle baisse la tête, son visage dans ses mains et, tout enveloppée dans la flamme de ses cheveux épars, elle pleure désespérément. Alors à ces pleurs dans le silence on entend tomber le lourd bâton sur lequel l'apparence de l'homme gras tenait appuyées ses mains sous son menton.*

*Le visage atterré de la femme, au bruit de ce bâton, surgit d'entre ses cheveux qu'elle écarte avec ses mains et regarde autour d'elle : le vide. L'autre apparence, se reculant derrière le banc et s'appuyant au tronc de l'arbre, lui fait signe de considérer non pas celui qui n'est plus là, mais plutôt certains aspects robustes de la vie qui arrivent de la campagne : un paysan, une paysanne, un vieux petit âne avec un grand fagot d'herbe sur son bât et au-dessus de l'herbe une fillette. Celle-ci d'instinct, comme si elle apercevait dans l'ombre les yeux terribles de l'apparence de la femme tuée qui la fixent, cache son visage dans ses petites mains pendant que l'âne s'arrête à flâner l'écorce de grenade restée par terre.*

LE PAYSAN. – Tiens, un bâton. Quelqu'un l'aura perdu.

LA PAYSANNE. – Et toi pourquoi caches-tu tes yeux dans tes mains ?

LA PETITE FILLE. – J'ai peur.

LE PAYSAN. – Allons, allons, nous sommes en retard.

LA PAYSANNE. – Dis une prière avec moi pour les pauvres morts.

*Le paysan excite l'âne avec le bâton trouvé. Ils reprennent leur route. L'apparence de la femme tuée se met debout, secoue sa tête échevelée, lève les bras désespérément et se sauve comme une folle dans la direction de la petite fille disparue. L'apparence du philosophe demeure, haute, droite dans l'ombre, toute collée au tronc du vieil arbre.*

LE PHILOSOPHE. – J'ai bien peur que je serai le seul à rester toujours ici à continuer mes raisonnements.

*Rideau.*

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

**Mai 2025**

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Jean-LucT, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**